

l'Humanité

27 décembre 2010

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

C'est affaire de panache

On vient de retrouver le crâne d'Henri IV. C'est fou ce que les gens peuvent oublier dans leurs placards.

Daniel Colas, qui est à la tête du Théâtre des Mathurins, a, pour sa part, tenté de ressusciter, dans la pièce intitulée *Henri IV*, qu'il a écrite et mise en scène et dont il signe les éclairages, le souverain favori des Français (1). L'intrigue va de janvier 1609 au 14 mai 1610 – quand Ravaillac mit un terme à la vie du « Vert Galant » – ce qui fait qu'on célèbre cette année le quatre centième anniversaire de sa mort. Cela s'ouvre justement sur ce jour fatal. Suit un long retour en arrière, au cours duquel l'on voit le roi, fou d'amour pour Charlotte de Montmorency, prêt à lever une armée pour aller la chercher à Bruxelles où son époux, le prince de Condé, l'a soustraite aux assiduités du vieux faune... Cette passion menace la paix entre pays catholiques et protestants. La pièce mêle ainsi la sphère intime aux enjeux politiques de l'Europe d'alors. On voit même Gabrielle d'Estrées, une maîtresse qui compta naguère beaucoup.

Cela se regarde et s'écoute avec le plaisir familial qu'on prendrait à feuilleter un vieux livre d'histoire en couleurs. La pièce, de facture classique habilement agencée, est faite de dialogues

En lui la science et l'instinct du jeu font si bon ménage qu'on ne peut plus imaginer Henri IV autrement.

musique de scène originale (Emmanuel Herschon).

savoureux, sans piments superfétatoires. Il y a surtout que, chose rarissime aujourd'hui sur une scène privée, on ne compte pas moins de dix-huit comédiens dans de riches costumes d'époque (Jean-Daniel Vuillermoz), évoluant dans un décor sobrement judicieux (d'Agostino Pace) avec, en prime, une

Jean-François Balmer, dans le rôle-titre, rallie évidemment tous les suffrages. On admire qu'en lui la science et l'instinct du jeu font si bon ménage qu'on ne peut plus imaginer Henri IV autrement que sous ses traits, si prompts à trahir la ruse ou à manifester la bonté. Un maître. Béatrice Agenin (Marie de Médicis) et Maxime d'Aboville (Condé) lui tiennent la dragée haute. Aucune fausse note, d'ailleurs, dans ce travail de troupe plutôt exemplaire.

Autre figure du panache national, Cyrano de Bergerac, dont Edmond Rostand sut faire une scie dramatique. Il y a peu, Marie-José Sirach rendait compte de la mise en scène qu'en propose Didier Carette à Toulouse. Gilles Bouillon, qui dirige le Centre dramatique régional de Tours, s'est lui aussi attaqué à l'œuvre phare de celui dont François Mauriac put dire en effet que « *parfois il se hausse jusqu'à tenir avec convenance l'emploi d'interprète officiel de la nation : il fut un très suffisant poète de circonstance* » (2). Christophe Braut tient le rôle du bretteur-poète au trop long nez et au cœur tendre. Il y met du jus, de la verve, du sentiment à bon escient, au sein d'une mise en scène qui mise délibérément sur le tréteau (scénographie de Nathalie Holt) plutôt que sur le pesant décor en dur, ainsi que ce fut longtemps l'usage. Du coup, l'on gagne en légèreté et la représentation donne l'impression du primesaut, d'autant plus que la distribution dans son ensemble relève de la plus éclatante jeunesse heureuse de jouer une partition si glorieuse, à la cocarde inlassable.

(1) 36, rue des Mathurins 75008 Paris, tél. loc. : 01 42 65 90 00.

(2) Créé à Tours, en octobre, le spectacle a été, du 9 novembre au 12 décembre, à Paris, au Théâtre de la Tempête. Depuis le 14 décembre et jusqu'au 31 mai 2011, grande tournée un peu partout en France (soit au total cent vingt représentations).